

“La Beauté malade” ou la peur du sexe expliquée par D.H. Lawrence

Télérama / Par Gilles Heuré / Le 17.09.17



En 1929, l'écrivain britannique livrait un traité de peinture plein de rage. D.H. Lawrence y dénonçait une contamination frappant la création culturelle : l'horreur de la vie sexuelle.

On comprend, dès les premières lignes de *La Beauté malade*, que l'écrivain britannique D.H. Lawrence ne s'encombrera pas de nuances : « *Si les Anglais n'ont donné que fort peu de peintres, ce n'est pas qu'ils soient dépourvus en tant que nation d'un authentique sens de l'art visuel, encore qu'à voir leurs œuvres et la manière dont le paysage a été massacré en Angleterre, on pourrait conclure ainsi et s'en tenir là. [...] La faute en revient à leur attitude à l'égard de la vie.* »

De quelle faute s'agit-il ? D'une peur qui, selon D.H. Lawrence, paralyserait les peintres anglo-saxons et, puisqu'il faut bien la désigner, cette peur serait celle du sexe, ancrée dans l'âme anglaise depuis la Renaissance et rongant la créativité artistique. Une peur rampante qui aurait contaminé toute la création culturelle.

Shakespeare morbide

Shakespeare ? Il est « *morbide* », hanté comme les autres par « *une terreur, une horreur de la vie sexuelle* » qui se serait emparée de la conscience nordique à cette époque. Le personnage de Hamlet, exemple parfait selon Lawrence du théâtre élisabéthain, aurait horreur du sexe, de la sexualité de sa mère et de celle qu'il pourrait partager avec Ophélie. Toute cette hantise aurait ainsi évacué le physique, l'instinctif et l'intuitif.

Le sexe ? Oui, mais pas seulement. Surtout ce qu'il propage : la syphilis, grignotant le physique de toutes les familles royales, d'Elisabeth à Jacques Ier. La syphilis que Lawrence appelle bientôt « *la vérole* », expression imagée qui est alors dans tous les esprits et qui ponctue les blagues ou les insultes pour mieux conjurer une angoisse collective. « *Tous ces propos semblent fort éloignés de la peinture, mais ils ne le sont*

pas autant qu'ils en ont l'air », reprend alors l'auteur, histoire de ne pas lâcher son lecteur.

Pas éloignés en effet puisque c'est cette peur du corps, de la sexualité, des instincts naturels qu'elle engendre qui assècherait la créativité des artistes, privés de la conscience de leur propre corps donc devenus incapables d'imagination. La *Vénus* de Botticelli, ils la regarderaient en aveugles. Pauvres Anglais et Américains : « *Tout ce qu'ils voient, c'est une espèce de femme nue sur une espèce de coquillage sur une espèce d'eau verdâtre* ».

La sensualité sauvée

Plus de faculté intuitive, plus de corps, plus de concret : ils en seraient réduits à peindre des vêtements et des paysages, ignorant que chez Titien, Vélasquez ou Rembrandt « *les gens existent bel et bien sous leurs vêtements, ceux-ci sont imprégnés de la vie de l'individu* ». En France, autre pays de peintres célèbres, les impressionnistes auraient au moins sauvé la sensualité grâce à la lumière, même si « *pour le Français, sa conception du sexe est essentiellement hygiénique* ».

Même Courbet, qui a peint *Le Sommeil* ou *La femme à la vague*, n'échappe pas à cette critique un peu hâtive puisque D.H. Lawrence avance que celui-ci n'a vu le corps que « *comme une entité laborieuse* » (il est vrai qu'il n'avait pas connaissance de *L'Origine du monde*). Que reste-t-il de ces descentes en flèche, de ces furieuses attaques et de ces propos dont les formules imagées ne parviennent pas à effacer la brutalité du propos ?

La "pommité" de la femme

Cézanne et ses pommes sont épargnés, le peintre d'Aix-en-Provence enfin conscient de « *l'existence de la matière* » donc de l'objet brut puis, par extension, du petit modèle d'atelier, réduit lui aussi à l'état de matière brute auquel Cézanne dit : « *Soyez une pomme !* », travaillant ainsi sur « *la pommité* » de la femme. « *C'est la pommité qui fait l'intérêt si permanent du portrait de la femme de Cézanne*, écrit D.H. Lawrence : *cette pommité, qui donne aussi le sentiment de connaître également l'autre côté, le côté qu'on ne voit pas, la face cachée de la lune.* »

Ce texte que l'écrivain britannique rédigea à Bandol, dans le Sud de la France, en 1929, est moins un traité de peinture qu'un cri de colère. Les longues phrases sur les effets de la syphilis, le caractère presque obsessionnel que revêtent ses notations sur la décrépitude des corps témoignent de l'inquiétude et presque de la fascination qu'il éprouve envers sa mort proche puisqu'il se sait atteint de la tuberculose.

Un style rageur qui n'a rien à voir avec le texte, plus romanesque et poétique, qu'il écrivit deux ans plus tôt, en 1927, intitulé *Croquis étrusques*. Une forme de rage donc pour cette *Beauté malade*. L'année précédente, en 1928, était paru *L'Amant de lady Chatterley*, dont les exemplaires avaient été saisis en Angleterre et aux Etats-Unis. Les tableaux qu'il avait exposés avaient été saisis par la police. Trop de censure pour être en paix. D.H. Lawrence mourut le 2 mars 1930, à Vence.

A lire

La Beauté malade, de D.H. Lawrence, traduit de l'anglais par Claire Malroux, éd. Allia, 80 p., 6,20 €.

Croquis étrusques, de D.H. Lawrence, traduit de l'anglais par Jean-Baptiste de Seynes, préface de gabriel Levin, éd. Le Bruit du Temps, 288 p., 2010, 28 €.